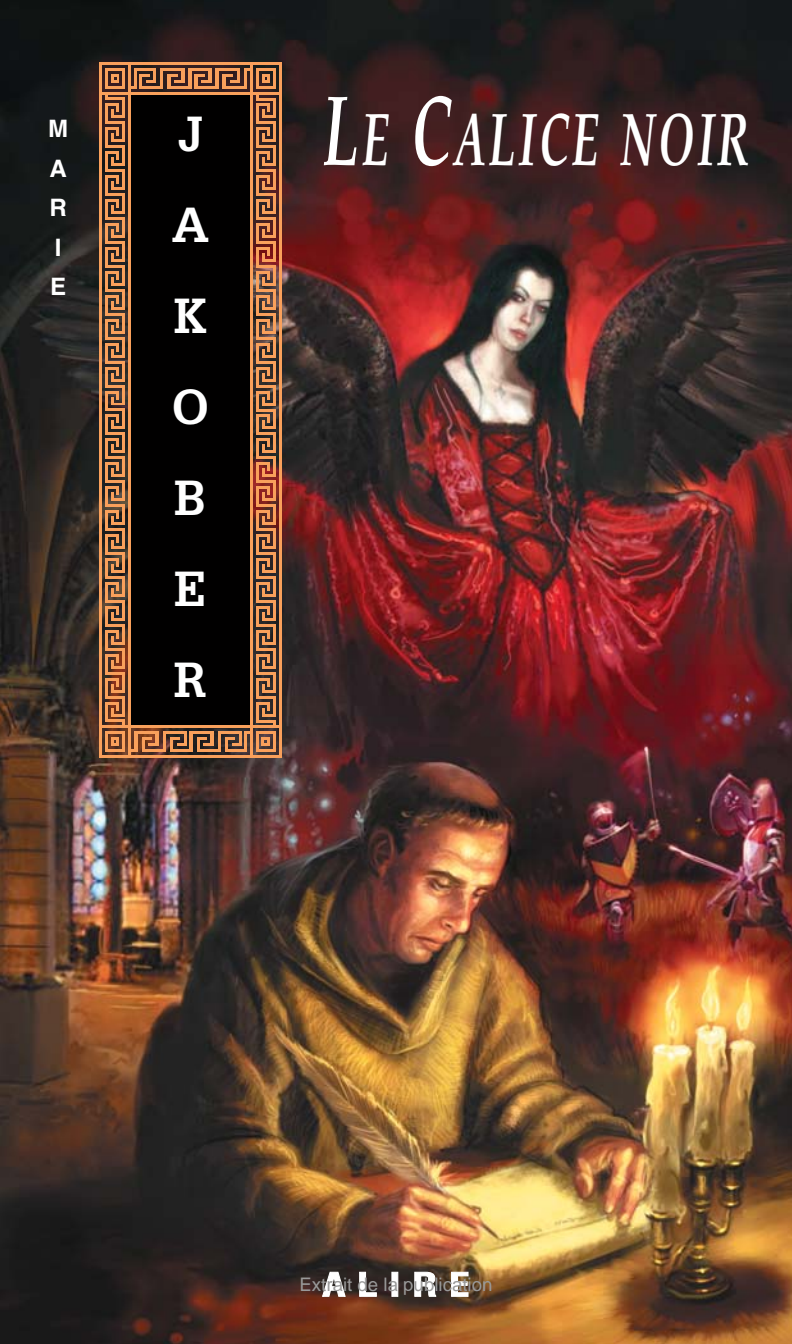


M  
A  
R  
I  
E

J  
A  
K  
O  
B  
E  
R

# LE CALICE NOIR



Extrait de la publication  
**ALIRE**



## À PROPOS DU *CALICE NOIR*...

« *LE CALICE NOIR* EST L'ŒUVRE D'UN TALENT DE PREMIÈRE CLASSE : D'UNE CONSTRUCTION ADROITE ET D'UNE ÉCRITURE SPLENDIDE, CE ROMAN VOUS ABSORBE TOTALEMENT ET VOUS ÉMEUT PROFONDÉMENT. »

*SF Site*

« CETTE CHRONIQUE COMPLEXE FAIT À PEU PRÈS AUTANT POUR L'ALLEMAGNE MÉDIÉVALE QUE MARION ZIMMER BRADLEY POUR L'ANGLETERRE ARTHURIENNE... ELLE CAPTURE LE CHAOS DE LA POLITIQUE MÉDIÉVALE ALLEMANDE ET L'IRONIE ULTIME QUE CONSTITUE UNE GUERRE MENÉE AU NOM D'UN DIEU DE PAIX. »

*Locus*

« CETTE ŒUVRE EST DIFFÉRENTE DE TOUTE LA FANTASY QUE J'AI PU LIRE AUPARAVANT, À LA FOIS PAR SON LYRISME ET PAR LA QUALITÉ DE SES RÉFLEXIONS EXISTENTIELLES. JE NE PEUX LA RECOMMANDER PLUS CHAUEMENT. »

*Amazon.com.reviews*

« JAKOBER A UNE VISION NARRATIVE PLEINE DE FORCE. BATAILLES, RELATIONS ÉROTIQUES, MACHINATIONS POLITIQUES, MAGIE SAUVAGE, CONFLITS RELIGIEUX ET SCÈNES D'AMOUR, TOUT CELA EST DÉPEINT DE FAÇON FRAPPANTE. »

*Edmonton Journal*

« VOICI TOUT SIMPLEMENT L'UN DES MEILLEURS ROMANS DE FANTASY, ET DES PLUS PROVOCANTS, QU'ON PUISSE TROUVER. CE RÉCIT ÉPIQUE A FAIT L'OBJET D'UNE RECHERCHE ATTENTIVE, ET IL EST LE FRUIT D'UNE BRILLANTE IMAGINATION.

JAKOBER CRÉE L'UNE DES ŒUVRES DE FANTASY LES PLUS SATISFAISANTES À PARAÎTRE DEPUIS LONGTEMPS CHEZ UN PETIT ÉDITEUR. »

*Scavenger's Newsletter*

« JE N'AI PAS L'HABITUDE D'ENCENSER LES LIVRES D'AUTRUI, MAIS CELUI-CI EST UNE EXCEPTION...

JAKOBER MANIE LES MYTHES PAÏENS D'UNE MAIN AUSSI SÛRE QUE TOLKIEN ET DÉCRIT LES CROYANCES CHRÉTIENNES COMME C. S. LEWIS LUI-MÊME NE L'AURAIT JAMAIS OSÉ... IL Y A BEAUCOUP D'ACTION POUR LES ADOLESCENTS REFOULÉS DANS MON GENRE – MAGIE, JOUTES, TENDRES AMOURS, HORRIBLES BRUTALITÉS. L'AUTEURE CRÉE DES PERSONNAGES MAGNIFIQUES ET SUBTILS, HOMMES ET FEMMES. ET MIEUX ENCORE QUE TOUT, IL Y A SON ÉVOCATION DE L'ATMOSPHÈRE DE L'EUROPE DU NORD AU DÉBUT DU MOYEN-ÂGE – SALE, BRUTALE ET HANTÉE. »

*Dave Duncan*

« LES ÉLÉMENTS HISTORIQUES ET MYTHIQUES FORMENT UN TOUT SANS DÉFAUT, FAISANT DU *CALICE NOIR* UNE LECTURE INDISPENSABLE POUR LES AMATEURS DE FANTASY. »

*Quill & Quire*

« UN LIVRE DE CE GENRE MÉRITE D'ÊTRE CHÉRI, QUELLE QUE SOIT LA FOI DES LECTEURS OU LEUR ABSENCE DE FOI. »

*Publishers Weekly*

# LE CALICE NOIR



# LE CALICE NOIR

MARIE JAKOBER

traduit de l'anglais  
par  
ÉLISABETH VONARBURG



Illustration de couverture

JACQUES LAMONTAGNE

Photographie

GALE COMIN

Diffusion et distribution pour le Canada

**Québec Livres**

2185, autoroute des Laurentides, Laval (Québec) H7S 1Z6

Tél.: 450-687-1210 Fax: 450-687-1331

Diffusion et distribution pour la France

**DNM** (Distribution du Nouveau Monde)

30, rue Gay Lussac, 75005 Paris

Tél.: 01.43.54.49.02 Fax: 01.43.54.39.15

Courriel: liquebec@noos.fr

Pour toute information supplémentaire

**LES ÉDITIONS ALIRE INC.**

C. P. 67, Succ. B, Québec (Qc) Canada G1K 7A1

Tél.: 418-835-4441 Fax: 418-838-4443

Courriel: info@alire.com

Internet: www.alire.com

Les Éditions Alire inc. bénéficient des programmes d'aide à l'édition de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC), du Conseil des Arts du Canada (CAC) et reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour leurs activités d'édition. Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion Sodec.

Publication canadienne anglaise: EDGE

*The Black Chalice*

© 2000 MARIE JAKOBER

**TOUTS DROITS DE TRADUCTION, DE REPRODUCTION  
ET D'ADAPTATION RÉSERVÉS**

Dépôt légal: 3<sup>e</sup> trimestre 2004

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

© 2004 ÉDITIONS ALIRE INC. pour la traduction française

10 9 8 7 6 5 4 3<sup>e</sup> MILLE

Extrait de la publication



# TABLE DES MATIÈRES

<i>Carte</i> .....	xii
I. Le moine .....	1
II. Helmardin .....	9
III. La Dame de la Montagne .....	31
IV. L'écriture des histoires .....	57
V. Karélian .....	65
VI. La route de Ravensbruck .....	87
VII. Sigune .....	101
VIII. Dans le quartier des femmes .....	119
IX. Le Comte de Fer .....	125
X. Le mariage .....	143
XI. Les ténèbres tombent sur Ravensbruck .....	157
XII. Une affaire d'honneur .....	171
XIII. Ombres .....	185
XIV. Départ .....	189
XV. De l'amour et de la mémoire .....	199
XVI. Stavoren .....	225
XVII. Le Duc d'Or .....	245
XVIII. De la trahison et de la foi .....	275
XIX. Dans un cercle de sept pierres .....	293
XX. Trahison .....	319
XXI. Le seigneur-démon de Lys .....	337
XXII. Père et fils .....	353
XXIII. La reine de Car-Iduna .....	365
XXIV. Au Schildberge .....	379
XXV. Le guerrier .....	395
XXVI. Tout pour le royaume de Dieu .....	409
XXVII. Dans le ventre du monde .....	421
XXVIII. La rencontre .....	439
XXIX. La séparation .....	459
XXX. Un chevalier et sa dame .....	473

XXXI. Le choix d'un roi . . . . .	485
XXXII. Guerre dans le Reinmark . . . . .	507
XXXIII. Le retour . . . . .	515
XXXIV. Les murailles de Stavoren . . . . .	527
XXXV. Dorn . . . . .	543
XXXVI. La captive . . . . .	561
XXXVII. Le retournement . . . . .	585
XXXVIII. Héritiers du royaume . . . . .	593
XXXIX. L'éveil des dieux . . . . .	607
XL. Le festin de noces de Ravensbruck . . . . .	621
XLI. Entre les mondes . . . . .	645
XLII. Le second conseil . . . . .	655
XLIII. Le champion du roi . . . . .	679
XLIV. L'épreuve du combat . . . . .	693
Épilogue . . . . .	713
<i>Notes de l'auteur</i> . . . . .	715
<i>Notes sur les épigraphes</i> . . . . .	717

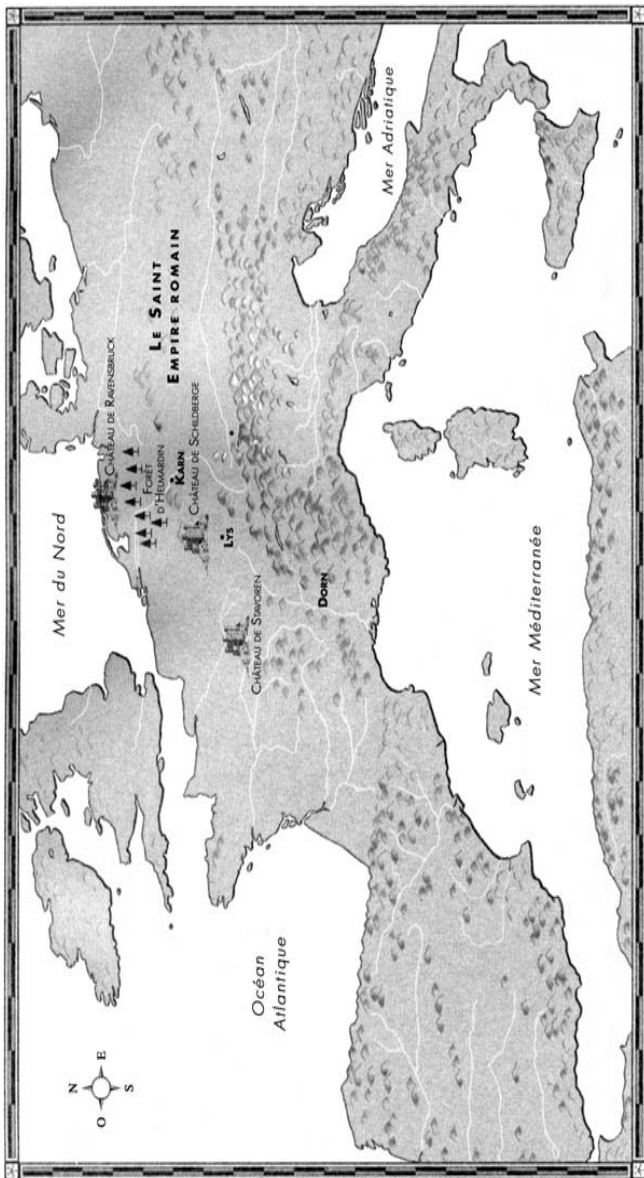
*À Gale*

*pour m'avoir fait connaître les livres  
qui ont en partie inspiré ce roman ;  
pour une certaine d'autres raisons ;  
mais surtout pour être une amie si merveilleuse*



## REMERCIEMENTS

Je désire remercier tous ceux qui ont lu ce manuscrit dans ses différentes versions, l'ont commenté et m'ont offert leur soutien. J'aimerais aussi exprimer ma gratitude à Elli Jilek pour son aide, ainsi qu'à la Bibliothèque de l'Université de Calgary et au docteur Juergen Jahn, du Département des Études allemandes et slaves.



# PERSONNAGES

## COMTÉ DE LYS

KARÉLIAN BRANDEIS, comte de Lys  
PAUL VON ARDIUN, son écuyer  
REINHARD, son sénéchal, commandant de ses soldats  
OTTO, un chevalier à son service  
Le père GÉRIUS, le père THOMAS,  
chapelains du manoir

## CHÂTEAU DE CAR-IDUNA

CORBANE, Dame de la Montagne,  
magicienne et gardienne du Reinmark  
MARIUS, son intendant

## COMTÉ DE RAVENSBRUCK

ARNULF, comte de Ravensbruck  
CLARA, son épouse  
ADÉLAÏDE, sa fille, fiancée à Karélian de Lys  
HELGA, sa fille cadette  
RUDOLF DE SELVEN, un chevalier à son service  
PETER, l'écuyer d'Arnulf  
SIGUNE, une esclave wend

## CONSEIL DES ÉLECTEURS DU SAINT EMPIRE ROMAIN

GOTTFRIED LE DORÉ, duc du Reinmark  
LUDWIG, duc de Bavière  
Le duc de Thuringe  
Le landgrave de Souabe  
Le landgrave de Franconie  
L'archevêque de Mainz  
L'archevêque de Cologne

## AUTRES PERSONNAGES

EHRENFRIED, Très Saint Empereur romain,  
roi de toutes les Allemagnes

Le prince KONRAD, son fils

RADEGONDE, duchesse du Reinmark,  
épouse de Gottfried

THÉODORIC, fils aîné de Gottfried

ARMUND, son fils cadet

HELMUTH BRANDEIS, père de Karélian,  
ancien margrave de Dorn, défunt

LUDOLF BRANDEIS, frère de Karélian  
et présent margrave de Dorn

ANSELME, un moine bénédictin

WILHELM VON SCHIELENBERG, un exorciste

Le cardinal VOLKEN, légat du pape en Allemagne



*Qui pourrait gagner récompense plus précieuse  
que celle de votre très haut amour,  
même si cela lui coûte sa vie  
et tout ce qu'il a jamais possédé ?*

Wolfram von Eschenbach



# I

## Le moine

*Rien n'abaisse tant l'esprit d'un homme  
que les caresses d'une femme.*

Saint Thomas d'Aquin

Le vingt-quatrième jour de novembre, en l'année 1103 de Notre Seigneur, en la forêt de Helmardin, mon seigneur et maître Karélian de Lys, chevalier du Reinmark, parent et vassal de Gottfried le Doré, devint l'esclave des forces des ténèbres. Puisse Dieu avoir pitié de son âme !

*Le moine s'interrompt, les yeux plissés, tandis que la chandelle crachotait en s'éteignant presque. La cinquantaine dépassée et d'une maigreur due au jeûne, il avait un visage d'une dure sérénité et des yeux qui brillaient de l'ascétique éclat de la sainteté. Dans une bonne lumière, on aurait pu deviner qu'il avait été séduisant dans sa jeunesse ; son front était large et haut, ses pommettes bien dessinées ; là où ses cheveux n'étaient pas coupés très court, ils formaient encore des boucles grises. Il trempa sa plume dans l'encre et, en se penchant très près du parchemin, il se remit à écrire.*

C'est là, en ce lieu terrible que nul chrétien ne saurait traverser sans péril, qu'il fut piégé par les

maléfices et les viles étreintes d'une femme, anéantisant ainsi son honneur et son âme immortelle. Quant à moi, bien que j'eusse gravement péché, il me fut permis de m'échapper, par la grâce de Dieu.

C'est le fardeau de mes dernières années de consigner maintenant tout ce qui arriva en ces lieux, et tout ce qui en découla : la trahison, la guerre et le trépas des princes...

*Il avait confusément conscience des bruits de la nuit autour de lui : les meuglements distants et bas du bétail du monastère, une toux dans la cellule voisine de la sienne, les galopades proches et agaçantes des souris, les mouvements des rideaux à sa fenêtre. Rien de tout cela n'avait d'importance. L'univers des petites choses communes était à peine réel pour lui.*

Je n'eusse pas entrepris cette tâche de mon propre gré. Je ne le fais que par sainte obéissance, et pour exposer au monde les dangers de la passion charnelle, tout comme la vilenie et la corruption dévorante qui se dissimulent si souvent sous la peau d'une belle femme. Car c'est dans la chair des femmes que le Malin tisse ses collets ; leurs sourires et leurs caresses ont causé la ruine d'innombrables hommes de bien.

*Il entendit un battement d'ailes, encore irréel, sans qu'il en prît vraiment conscience, puis comme un chuchotement, quelque chose qui frôlait son épaule. La chandelle se renversa, la cire brûlante éclaboussa le parchemin. Une flamme étincelante le dévora d'un seul coup, puis disparut, et la pièce devint obscure.*

« Eh bien. » Une voix tombait du vide en face de lui, une voix de femme, âpre, moqueuse, tout à fait familière. « Tu n'as guère changé, Paul von Ardiun. Tu as passé dix-sept ans dans la demeure de ton Dieu, et tu es toujours un menteur. »

*Il se dressa en étreignant le crucifix qu'il portait au cou et en se signant de l'autre main, deux gestes aussi rapides et naturels que des réflexes de combat. Ce n'était pas un homme timoré. Il avait guerroyé pendant onze ans contre les païens d'Orient, et il avait déjà rencontré les puissances de l'Autre Monde. Mais son corps était couvert d'une sueur glacée, et le cœur lui manqua presque lorsque les ténèbres se transformèrent devant lui, et qu'il la vit.*

*Elle était environnée d'une lumière pâle, tremblante comme la lueur d'un feu. Des années avaient passé, et il reconnaissait tout, même la cicatrice à son poignet et la robe qui drapait son corps telle de l'eau vive, aux nuances toujours changeantes. Bien sûr, sa beauté n'avait pas changé. Sa chevelure noire était épandue sur ses épaules, des émeraudes reposaient au creux de sa gorge telles des mûres vertes. Les émeraudes de Karélian, legs de sa lignée ancienne, à jamais perdues, souillées désormais, des perles jetées aux pourceaux. La haine atténua un peu la terreur de Paul et lui rendit son souffle.*

*« Quitte ce lieu, créature de Satan! s'écria-t-il avec férocité, je te l'ordonne au nom de Dieu. Va-t'en! »*

*Ce fut comme s'il n'avait pas prononcé un mot. Elle se dirigea vers son petit pupitre de bois, laissa traîner dans les cendres de son labeur vespéral l'extrémité de ses doigts gracieux encerclés d'anneaux, et prit sa plume.*

*« Ceux qui dévorent le monde écrivent son histoire, dit-elle. Certains mentent délibérément, et d'autres ne se rappellent pas, en vérité, ce qu'ils ont fait, car s'ils se le rappelaient, ils ne pourraient tolérer de vivre. »*

*La plume toujours entre les doigts, elle regarda le moine dans les yeux.*

*« Tu vas recommencer, Paul. Et cette fois, tu diras la vérité. »*

*Elle porta la plume à ses lèvres, en murmurant des paroles qu'il ne put comprendre. La plume parut étinceler du même feu pâle qui entourait la femme.*

*Il tenta de penser, de trouver une façon de se protéger, mais son esprit se débattait dans la plus grande confusion et son corps était incapable de bouger. Tout arrivait trop vite. Il avait fini par se sentir en sécurité au monastère, après tant d'années de paix acquise dans le silence. Et maintenant, tout son savoir d'homme de Dieu l'abandonnait, et ses invocations protectrices mouraient dans sa gorge muette.*

*Elle s'adressa encore à la plume, cette fois dans sa langue à lui, et à haute voix : « Tu es liée désormais, plume du Reinmark, dit-elle. Il ne peut te délier, il n'en a point le pouvoir. Écris désormais ses véritables souvenirs, et non ce que ses maîtres s'attendent à ce qu'il dise. »*

*Après avoir déposé la plume, elle le dévisagea avec un sourire. Un sourire froid et sans pitié, comme celui qu'elle avait dû avoir, longtemps auparavant, en pensant à Gottfried, en refermant sa main sur la pierre de son destin. Un regard qui disait en silence : Fais ce que tu veux désormais. Cela importera peu. Je l'ai emporté sur toi.*

*Il s'agenouilla alors, une main étreignant le rebord du pupitre, car il pensait devoir tomber. Il se signa. Les mots de la prière se formulèrent dans son esprit, s'éparpillèrent de nouveau, disparurent. La voix de Karélian vint les remplacer, douce comme elle l'était si souvent, une voix étonnante chez un homme de guerre aussi farouche.*

*Pauli, Pauli, il est tellement de choses que tu ne comprends pas...*

*Karélian avait tort, bien sûr. C'était lui qui n'avait jamais compris, qui n'avait jamais vu le danger qu'il courait. Lui qui avait été trop fier, trop sûr du bras qui tenait son épée, de son esprit sophistiqué et – oui, on devait le dire, si honteuse fût cette pensée –, trop peu maître de ses bas appétits. Trop prêt à recevoir les faveurs d'une courtisane et, piégé par ses désirs, à les payer du prix qu'elle fixerait, quel qu'il fût.*

*Paul frissonna. Comment avait-elle pu venir ici, pénétrer ces murailles bénédictines sacrées, là où les pas des saints murmuraient encore sur la pierre ? Comment était-ce possible ?*

*« Jésus, Sauveur du monde, protège-moi... »*

*Il était bien difficile de prier. Des souvenirs ne cessaient de jaillir, aussi acérés que des lances de lumière, comme si trente et une années ne s'étaient point écoulées, comme s'il était de nouveau un jeune homme épris d'un rêve. Un rêve si splendide, et qui s'était effacé si vite... Un royaume des cieux sur la terre. Un chef qui serait plus qu'un roi, plus qu'un conquérant, plus qu'un homme. Un seigneur qui léguerait ce royaume à ses fils et à ses petits-fils, à travers les siècles des siècles, héritage sacré.*

*Une lignée royale divine...*

*Bien plus tard, dans les ténèbres glacées qui précédaient les laudes, il saisit la plume avec les pincettes de la cheminée du réfectoire et la jeta dans le feu, y empilant bûches et petit bois jusqu'à ce que le foyer fût un rugissement de flammes. Il se rendit alors à la chapelle puis au petit déjeuner. Quand il retourna dans sa cellule, la plume se trouvait comme auparavant sur son bureau. Le choc le pétrifia – et, pourtant, il n'était pas surpris.*

*Il n'y toucha pas pendant une semaine. Il en demanda une autre à l'abbé. Elle disparut promptement, et il n'en demanda pas d'autre. Enfin, conscient du danger, mais sachant aussi qu'en fin de compte il n'aurait pas le choix, il s'assit avec une nouvelle feuille de parchemin et se remit à écrire.*

Le vingt-quatrième jour de novembre, en l'année de Notre Seigneur 1103, dans la forêt de Helmardin, mon seigneur et maître Karélian de Lys, chevalier du Reinmark, parent et vassal de Gottfried le Doré, arriva avec ses compagnons...

*Il regarda fixement le parchemin. Il avait écrit les mêmes mots que la première fois, devint l'esclave des forces des ténèbres. Son esprit les avait formulés, et sa main les avait formés.*

Doux Jésus !

*Ce n'était pas une prière prononcée à haute voix. Il ne pouvait parler. Il était malade de terreur, et cette terreur n'était pas moindre pour être mêlée d'une terrible fascination, d'un avide désir de savoir quels seraient les mots suivants. Il regardait sa main se mouvoir. Il regardait, mais il ne pouvait croire ce qui se passait, tandis que les mots s'éparpillaient sur la page comme des oiseaux libérés de leur cage, comme des taches de sang, comme des larmes :*

... Karélian de Lys arriva avec ses compagnons au château de la Dame de la Montagne, un château que nul ne trouve sinon ceux qu'elle y accueille. C'était le meilleur chevalier du Reinmark, à l'exception du duc lui-même, et il s'était couvert de gloire lors de la grande victoire de la Chrétienté, lorsque nous avons repris Jérusalem des noires mains des infidèles. C'est pour cette raison et bien d'autres services rendus que le duc avait couvert mon seigneur Karélian d'honneurs, et l'avait fait comte de Lys.

J'étais alors son écuyer, et quelque vingt chevaliers voyageaient avec nous, ainsi qu'une escorte de cavaliers, un train de bagages et de nombreux serviteurs. Nous étions à cinq jours de route, au nord de la croisée des chemins à Saint-Antonin, quand une caravane de marchands nous croisa. Aussi grincheux que des chiens affamés, ils nous dirent que le pont de Karlsbruck avait été emporté dans un orage, et ils en blâmèrent stupidement le duc, notre seigneur Gottfried. Il avait passé sept années en Terre sainte, servant vaillamment Notre Seigneur et la Sainte Croix, mais ils attendaient encore de lui qu'il s'occupât de ponts perdus dans les coins reculés du Reinmark.



Avec leurs lourds chariots et leurs précieuses marchandises, les marchands n'avaient eu d'autre solution que de revenir sur leurs pas et de repartir vers l'est afin de traverser la rivière au grand pont de Karn. Nous exhortâmes le comte à faire de même.

Seigneur, comme sont minuscules les gonds sur lesquels tournent les vies humaines ! Car nous nous attardâmes là, lui et moi, en ce jour d'automne gris au vent sauvage, et il porta son regard vers le sud-est, là où les chariots des marchands suivaient, moroses, les méandres de la vallée. Puis il regarda vers le nord, là où la haute forêt de Helmardin attendait, sombre et menaçante.

« Il nous en coûtera deux semaines si nous revenons sur nos pas, dit-il. Peut-être plus, si le temps change. Mais si nous prenions la route de la forêt, nous perdrons à peine deux jours. »

Il y eut un remous parmi les hommes, et des échanges rapides de regards hésitants. C'étaient tous des braves. Deux des chevaliers, Reinhard et Otto, étaient allés en Palestine avec Karélian. Plusieurs des hommes d'armes, enrôlés à la cour de Gottfried à Stavoren, avaient été des gardes impériaux au service de l'empereur Ehrenfried lui-même.

Reinhard avait le rang de sénéchal et commandait l'escorte du comte. C'était un homme qui parlait toujours de manière abrupte, sans fioritures ni flatteries mais, sous ses dehors revêches, il était entièrement dévoué à son maître.

« Helmardin est un nom maléfique, mon seigneur », dit-il. Il était natif du nord, il connaissait très bien la réputation de Helmardin. Et ce n'était pas un jeune homme comme moi, ou un manant stupide comme ceux que nous rencontrâmes plus tard à l'auberge. C'était un brave chevalier, et un bon chrétien, mais quand je vis que Karélian n'était pas enclin à prendre ses arguments au sérieux, je ravalai ma propre crainte, et ne parlai point.

Si souvent, dans les jours qui suivirent, je pris la même décision ! Et j'en porte désormais un éternel fardeau de culpabilité. Mais qui étais-je, simple écuyer, pour questionner le jugement d'un seigneur comme Karélian de Lys ? Il avait deux fois mon âge. Il avait combattu au service d'une douzaine de grands rois, et à Jérusalem aussi. Rien ne l'effrayait. Plus que tout au monde, je désirais qu'il m'eût en estime. Alors même que le cœur me manquait à l'idée de chevaucher à travers la forêt de Helmardin, je l'admirais pour être prêt à le faire. Je savais que les malfaisantes créatures païennes abondaient en ce monde, mais je voulais dénier ce savoir. Je voulais croire, comme mon père avant moi, qu'il n'y avait rien à craindre dans les ténèbres sinon les fantaisies de notre propre esprit, et rien à craindre dans les bois, sinon les loups.

Et donc, pour ma honte éternelle, je gardai le silence. Mais Reinhard essaya de discuter, et plusieurs autres aussi. Et enfin, lorsque Karélian comprit qu'ils étaient sérieux, il sourit – il était beau quand il souriait –, et il prit dans sa bourse une pièce de monnaie frappée au sceau du roi ; il la fit sauter dans la paume de sa main, avec espièglerie.

« Je laisserai Dieu en décider, dit-il. Si c'est la couronne, nous passerons par Helmardin. Si c'est la croix, nous passerons par Karn. »

La pièce s'envola, retomba. Nous vîmes le casque d'argent d'Ehrenfried qui brillait sur la route.

« Ainsi soit-il », dit Karélian en riant et en faisant virevolter son cheval contre le vent. Il était satisfait du choix du destin et aucun d'entre nous, par la suite, ne put rien lui dire qui le fit changer d'avis.

Il avait entrepris ce voyage pour aller trouver sa future épouse.

## II

# Helmardin

*L'humanité est par nature étrange et sauvage.*

Wolfram von Eschenbach

Dès le début, Paul eut le sentiment d'un désastre imminent – du moment où il se pencha pour ramasser la pièce de Karélian dans la poussière et le suivit ensuite dans les sombres collines de novembre. Tout avait changé. La conversation nonchalante des soldats se mit à l'irriter, et la nervosité des serviteurs plus encore. Il se surprenait à regarder le ciel et la forêt tel un fugitif guettant l'ennemi.

Il n'était pas habituellement enclin à de folles superstitions ; son père y avait veillé. Au contraire de nombre de ses pairs, le baron von Ardiun avait appris à lire et à écrire, et à considérer le monde comme pouvant être étudié et compris. C'était un homme pratique, à l'esprit dur, à l'âme dure, sans la moindre trace de faiblesse et, de la même manière pragmatique, profondément religieux. Il se moquait de presque tout ce qui passait pour de la sorcellerie parmi les gens du commun. Pattes de lapins et autres billevesées, disait-il. Dieu disposait des choses de ce monde, disait-il, et non de vieilles harpies aux dents cassées. Dieu envoyait la maladie aux hommes et aux bêtes, et Dieu les en guérissait. Et c'était tout.

Dans l'ensemble, Paul était d'accord avec lui, car il aimait son père, et il le craignait. Mais il était des moments où des questions troublantes se faisaient jour dans son esprit, lorsque la vie lui semblait plus étrange que son père ne voulait bien l'admettre – plus étrange, et plus ténébreuse. Il n'aurait cependant peut-être jamais rien fait d'autre que d'y songer parfois s'il ne s'était rendu en Terre sainte. Où il avait vu des choses que son père n'avait jamais vues et dont il n'avait jamais rêvé. L'Orient regorgeait de magie. Et l'Orient était puissant – non seulement de par sa richesse ou ses armées, mais d'autres façons, plus troublantes. Plus d'un bon chevalier avait chevauché jusqu'à Jérusalem en dévot chrétien pour être séduit ensuite par toutes sortes de péchés, et revenir chez lui à peine croyant.

Et du jour où la suite du comte avait quitté Stavoren pour s'enfoncer de plus en plus profondément dans l'intérieur des terres, Paul s'était surpris à se demander si le Reinmark aussi était chrétien autrement que de nom. Il pensait de nouveau à tous ces détails de son enfance que son père avait ignorés. Les vieilles femmes marmonnant des incantations sur des bottes de cuir, des linéaux de cheminée et des lits nuptiaux. Les onguents bizarres qu'elles fabriquaient, les potions secrètes, les amulettes. Les feux de la nuit de Walpurgis. Les gens qui habitaient dans les bois, sans champs, sans bétail, sans métier, et qui pourtant n'avaient jamais faim.

Et puis Karélian avait lancé la pièce d'argent, abandonnant son sort à la fortune, et des milliers de choses obscures semblaient à présent chevaucher avec eux, comme si elles avaient été invitées. De noirs nuages, si lourds au-dessus de la forêt que les cieux, aurait-on pu croire, n'existaient point. De vastes vols d'oiseaux noirs qui tourbillonnaient en silence dans le ciel. Des fermes éparpillées, blotties dans des parcelles de terre

mal défrichées, et pour quelque raison plus hostiles que la sauvage nature environnante. Des paysans grossiers aux cheveux en broussaille, aux visages maussades, qui regardaient fixement passer les seigneurs sans la moindre trace de sentiments humains au fond des yeux. Et le vent qui hurlait dans les arbres morts, qui vous tirait les cheveux, grondant et moquant sans cesse, comme un rire de démons aux oreilles de Paul, des démons qui se rappelaient un temps où il n'y avait pas eu de prêtres ici, pas d'empire, et qui essaieraient de toute leur ténébreuse puissance de mettre fin à leur règne.

Il se redressa plus d'une fois sur sa selle afin de se frotter le visage et de se reprendre en main. C'était novembre, se rappelait-il, à quel autre climat aurait-on pu s'attendre ? Et les paysans étaient des gens sales et moroses, l'avaient toujours été. Quant au vent, aux oiseaux et aux bruits de la forêt, doux Seigneur, le monde en était plein ; s'il voyait un présage dans chaque feuille et dans chaque plume, il se rendrait fou.

Puis ils arrivèrent à l'auberge, et son cœur fut de nouveau envahi par l'inquiétude.

Cette auberge était la dernière demeure à se dresser sur cette route, le dernier abri qu'ils rencontreraient jusqu'à ce qu'ils eussent fini de traverser la forêt et fussent arrivés à Marenfeld, au-delà des collines. Il ne s'attendait pas à trouver là un riant logis, ni même un logis confortable, mais il fut atterré par son aspect lugubre. La bâtisse était basse, mal équarrie, et presque dépourvue de fenêtres, recroquevillée au pied d'une colline recouverte d'une dense forêt. Moins une hostellerie pour les voyageurs, pensa-t-il, qu'un repaire de voleurs.

L'aubergiste et ses serviteurs étaient accommodants – de fait, bien trop. Ils se marchaient sur les pieds dans leur hâte à accueillir des clients aussi extraordinaires que le nouveau comte de Lys. Mais

Paul eut l'impression qu'ils souriaient trop, et trop facilement. L'aubergiste avait un rire hideux et une vilaine cicatrice en travers d'une joue. Un long poignard était accroché à sa ceinture et il portait au cou un lacet de cuir auquel pendaient plusieurs charmes païens. Tous les campagnards portaient ce genre de choses, et continuaient à le faire en dépit de ce que disaient les prêtres, Paul le savait. Dans certains villages, les prêtres eux-mêmes avaient commencé d'en porter. La femme de l'aubergiste était la seule de l'endroit; elle avait un regard morose et un visage dur qui ne souriait pas. Elle parlait peu, mais alors ses paroles étaient brèves et cinglantes.

Karélian ne semblait nullement s'en soucier. Au cours des années, il s'était frotté à toutes sortes de gens et il acceptait son environnement en homme d'expérience. Lorsque tous eurent mangé et que la bière eut coulé à flots pendant un temps, il posa les pieds sur une caisse, à côté du chat de l'aubergiste qui y était roulé en boule, et demanda comment le nord avait enduré la longue absence du duc.

L'aubergiste resta silencieux, après un haussement d'épaules.

« Nous avons rencontré quelques marchands sur la route, insista le comte, qui ont dû rebrousser chemin à Karlsbruck. Ils disent que beaucoup de choses ont souffert d'être négligées. »

L'aubergiste sourit: « C'est bien vrai, mon seigneur, mais nous savons que le duc combattait les païens et reprenait Jérusalem. Et Dieu nous couvrira de faveurs et nous fera riches dans le ciel pour cela, n'est-ce pas, mon seigneur? »

Il parlait avec une parfaite humilité, mais ses doigts manipulaient quelque horrible reste d'animal pendu à son cou, et ses yeux étaient rien moins qu'humbles.

Karélian n'en manifesta aucune irritation. Le chat s'étira, l'observa pendant un moment, puis s'installa

dans son giron. Il leva une main distraite pour le caresser.

« Le duc a rapporté bien des richesses de l'Orient, dit-il. Il a promis de faire du Reinmark le joyau de l'empire. »

L'aubergiste se signa : « Plaise à Dieu que je vive pour le voir », dit-il.

Paul s'agita sur son siège ; il eût voulu que Karélian réagît à cette insolence soigneusement servile. En même temps, il admettait que, par son sang-froid imperturbable, son refus de monter en épingle des insignifiances, sa bonne volonté à écouter au moins une fois n'importe qui ou presque, Karélian manifestait les qualités d'un homme sage et pondéré.

« Mon écuyer est las, dit le comte. Et en vérité, moi aussi. Nous devons partir tôt demain matin.

— Vous allez retourner à Karn, alors, mon seigneur ?

— Non. Nous allons prendre la route de la forêt et traverser Helmardin. Ce sera un voyage plus difficile, mais plus court. Je devrais être à Ravensbruck depuis plusieurs jours déjà. »

Une à une, les voix éparpillées dans la pièce se turent et Paul put entendre le hurlement du vent, le crépitement du feu dans le foyer, et le grincement rude du métal de la coupe de l'aubergiste lorsque celui-ci la repoussa sur la table.

« Un drôle de coin, Helmardin, fit l'homme. Il y en a qui y vont et qui ne reviennent pas.

— Nous sommes bien armés, dit Karélian. Un brigand qui attaquerait un parti aussi nombreux et aussi bien entraîné que le nôtre serait fou, assurément.

— C'est pas les bandits que vous devez craindre ! » C'était l'un des palefreniers de l'auberge, un jeune homme maigre et d'aspect aussi négligé qu'un chien bâtard. « Ou plutôt, c'est pas juste les bandits. J'ai été là une fois, et j'y retournerais jamais, pas pour tout l'or dans les rues de Jérusalem !

— Ta récompense serait bien maigre si tu cherchais cet or-là, dit Karélian avec une sèche ironie. Mais nombre de voyageurs doivent emprunter cette route, sûrement, ou il n’y aurait bientôt plus de route du tout.

— Beaucoup le font, dit l’aubergiste, et la plupart traversent sans encombres. Mais même ceux-là vous racontent des histoires à donner le frisson. Il y a des hommes morts, là-bas. Et des veelas.

— Ça ne me dérangerait pas de voir une veela », fit Otto avec légèreté. Il avait toujours l’esprit à la luxure, et il n’était pas peu ivre. « J’ai entendu dire qu’elles sont jolies et ne portent pas de vêtements. »

Un petit éclat de rire fit le tour de la salle, mélange d’amusement paillard et de malaise bien réel.

« Vous voulez pas voir une veela, dit farouchement le palefrenier. Jamais de la vie ! Elles vous tueraient pour n’importe quelle raison. Elles disent que la forêt leur appartient. Tout ce que j’ai fait, c’est de m’asseoir près d’un arbre pour me reposer, et y en a une qui arrive pour essayer de m’étrangler ! Regardez ! » Il ouvrit sa chemise grossière de façon à leur montrer la marque sur son cou, une trace mince et profonde, comme la cicatrice d’un garrot. « Vaudrait mieux que vous alliez pas à Helmardin, mon seigneur ! C’est pas une place pour des chrétiens ! »

Karélian l’observait en silence. Ce fut l’écuyer d’Otto, Dagbert, qui posa la question évidente – un jeune homme de l’âge de Paul, et qui ne prenait pas facilement peur : « Eh bien, si elle t’étranglait ainsi, comment se fait-il que tu sois là, tout ce qu’il y a de plus vivant ? »

— La Vierge m’a sauvé. » En hâte et avec révérence, le palefrenier fit le signe de la croix. « Je l’ai appelée avec mon dernier souffle, et elle est venue dans un éclair de lumière, dorée comme le soleil, et la veela a poussé un cri et elle m’a laissé, et elle s’est envolée.



— Mais tu voyageais seul, n'est-ce pas ? dit Karélian. Les veelas sont des créatures solitaires. Je n'ai encore jamais entendu parler d'une veela apparaissant au milieu d'hommes en groupe.

— Elle serait bien folle si elle le faisait », remarqua la femme de l'aubergiste avec dédain.

Son époux lui lança un bref et déplaisant coup d'œil.

« Les veelas, c'est le moindre de vos soucis, mon seigneur, dit-il. Il y a bien pire dans cette forêt maudite. Et des hommes armés y ont été mis à mal aussi. Près de cinquante bons chevaliers, avec leurs sergents et leurs hommes d'armes, au temps d'Henri II, qui s'en allaient à Ravensbruck après le massacre de Dorn. Ils sont entrés à cheval dans Helmardin, avec leurs étendards qui claquaient, et on n'en a plus jamais vu un seul... »

— La magicienne les a pris dans son château », marmonna sombrement l'un des serviteurs. « Et l'évêque de Ravensbruck aussi », renchérit un autre.

Paul eut un léger frisson. Le massacre de Dorn avait eu lieu près de cent ans plus tôt, et la disparition des hommes de l'empereur était devenue une légende. Mais l'évêque de Ravensbruck avait disparu peu de temps avant la naissance de Paul, et son père en parlait souvent. L'évêque était un homme saint et brave. En apprenant les pratiques païennes et les hérésies qui avaient cours dans les régions de Karlsbruck et de Helmardin, il avait envoyé deux prêtres pour faire enquête. Après avoir visité maints villages et parlé avec nombre de gens du commun, ils étaient retournés à Ravensbruck par la route de la forêt, étrangement transformés et porteurs d'une stupéfiante histoire.

Ils s'étaient perdus dans le brouillard et, après avoir erré pendant des heures, ils avaient trouvé un splendide château doté de hauts remparts où flottaient des étendards dorés dont ils n'avaient jamais auparavant vu les armoiries. Ils étaient allés frapper aux

portes pour demander où ils pouvaient bien se trouver et comment ils pourraient reprendre leur chemin.

À l'intérieur, il y avait de la musique et des tables croulant sous la nourriture, des chevaliers et des dames en splendides atours, des ménestrels et des bêtes sauvages qui se comportaient de façon amicale, si dangereuses pussent-elles paraître. La maîtresse de ce château était une reine aux cheveux noirs, plus belle qu'une déesse, qui leur fit donner des mets et du vin et qui leur parla – mais la teneur de ces paroles, ils juraient ne pouvoir s'en souvenir. Après quelques jours, ils l'implorèrent de les laisser partir pour retourner à leurs devoirs. La reine leur fit don de vivres et les laissa s'en aller. Lorsqu'ils eurent franchi les portes du château, la route de la forêt se trouvait devant eux comme s'ils ne l'avaient jamais quittée, et quand ils se retournèrent pour regarder d'où ils venaient, il n'y avait plus que des bois étincelant au soleil.

Ils racontèrent cette histoire à l'évêque de Ravensbruck, qui leva promptement une escorte de soldats et partit à la recherche du château. Il l'exorciserait, avait-il dit, et il en chasserait cette femme, car tout le royaume appartenait désormais au Christ. Pas plus que les triomphants pillards de Dorn, on n'avait revu l'évêque et son escorte.

Mais les deux prêtres ne parvenaient pas à oublier ce lieu magique. Malgré toutes leurs prières et toutes leurs pénitences, ils ne pouvaient se libérer de son souvenir ou de leur désir d'y retourner. L'un d'eux avait fini par entreprendre un pèlerinage à Jérusalem et par mourir en chemin. L'autre s'était retiré dans un monastère isolé où, d'après les histoires, il avait terminé ses jours complètement fou.

« Peut-être ne devrions-nous pas y aller, après tout, mon seigneur. »

Le cœur de Paul bondit aux paroles du sénéchal, mais il resta silencieux, la tête basse, tout en délaçant

la cotte de mailles de son maître dans leur laide petite chambre.

Reinhard était assis adossé à la porte, les bras sur les genoux. Il demeurerait là toute la nuit, en s'étendant peut-être pour quelques heures de sommeil ; mais aucun ennemi ne pourrait entrer sans lui passer d'abord sur le corps. Un homme de bien, Reinhard, loyal et solide comme un roc. Mais ni son intellect ni son esprit n'étaient à la hauteur de ceux de Karélian, et ne le seraient jamais – ce qui comblait Paul de plaisir, même s'il avait honte de l'admettre.

« Tu es vraiment sérieux, dit Karélian.

— Je ne crains aucun ennemi visible, mon seigneur, fit catégoriquement le chevalier. Je crois que vous le savez fort bien...

— Oui, l'interrompit Karélian avec un léger sourire.

— Mais ces choses diaboliques ! Quel mal y aurait-il à retourner à Karn ? Le comte Arnulf ne vous blâmera pas pour ce retard quand il saura le pont disparu. Et au reste, le mariage n'aura pas lieu avant la fête des Rois. »

Le comte s'assit sur son lit, et Paul mit genou en terre pour commencer à lui ôter ses bottes.

« Fidèle Pauli, lui dit Karélian. Tu n'as pas pipé mot, mais toi aussi tu penses que nous devrions retourner à Karn, n'est-ce pas ? »

Paul hésita en le regardant fixement. Il y avait une expression chaleureuse dans le regard de Karélian, mais aussi une sorte de lassitude : celle d'un homme toujours plus fort que ceux qui l'entourent, et qui parfois s'en lasse.

*Il n'y a aucune raison de retourner à Karn. C'était ce que voulait dire Paul. Nous sommes des hommes, nous sommes des guerriers, nous sommes des seigneurs. Allons-nous nous effrayer de nymphes des bois et de fantômes ?*

Et une autre partie de lui désirait désespérément dire : *Oh, je vous prie, mon cher seigneur, revenons*

*sur nos pas ! Il y a du danger dans cette forêt, et nous n'avons aucune raison d'y aller, et tout le monde a peur...*

« C'est à votre seigneurie d'en décider », dit-il. Il avait voulu parler avec fermeté, en brave chevalier ardent à suivre son suzerain partout où irait celui-ci. Mais sa voix, un mince filet ténu, le trahissait complètement.

« Je vois, dit Karélian. Eh bien, écoutez-moi tous deux, et je vais vous confier quelque chose qui peut-être vous permettra de reposer plus tranquillement. Avant de quitter la Terre sainte, je suis allé voir un mage à Acre, un homme dont d'autres chevaliers m'avaient parlé. »

Paul tomba à genoux, horrifié : « Un Sarrasin ? murmura-t-il.

— Il m'a dit bien des choses extraordinaires, certaines que je connaissais déjà et d'autres que je ne comprends toujours pas. Et il m'a également dit ceci : je pourrai aller en toute sécurité là où d'autres voient du danger, et je devrai tout particulièrement craindre le danger là où d'autres se croient en sécurité. Alors... » Il sourit et d'une main légère ébouriffa les cheveux de Paul. « Je ne crois pas que nous ayons grand-chose à craindre dans la forêt de Helmardin.

— Vous prêtez foi à la prophétie d'un Sarrasin, mon seigneur ? » s'enquit Reinhard avec aspérité.

Karélian se leva, sa bonne humeur disparue en un éclair, et le sénéchal se hâta d'ajouter : « Je ne pense qu'à votre bien-être, mon seigneur.

— Et moi de même », fit sombrement le comte. Il se rendit à la fenêtre, pour regarder le néant car la nuit était couverte et noire. « J'ai cherché conseil dans bien des endroits pendant toutes ces années, mon ami, et j'en ai découvert bien peu où que ce soit. J'en prendrai là où je puis en trouver. »

Tout soudain, Paul se sentit glacé, comme si Karélian eût ouvert les volets et que la nuit se fût répandue dans la chambre.

« Assurément, Dieu vous a guidé en toute chose, mon seigneur », murmura-t-il.

Karélian se retourna alors, en riant : « Vraiment ? S'il l'a fait, les hommes ont peu de bien à espérer en ce monde. »

C'étaient là de terribles paroles. Paul baissa les yeux. Son maître était las, et sans doute un peu ivre. Même les guerres les plus nobles et les plus nécessaires marquent leur homme et le poussent parfois à d'amères et dures déclarations. Plus tard seulement, Paul comprendrait : Karélian se précipitait déjà vers la destinée fatale qui l'attendait. Année après année, sans y prêter attention, il s'était désarmé à force de scepticisme et d'indifférence, et il allait chevaucher dans la forêt de Helmardin en offrant à son ennemi une cible facile. Comme un homme riche, penserait Paul avec amertume, ou un étranger dans une cité étrangère, qui se promène tard le long du port, sans épée.

Il faisait encore sombre lorsqu'ils se mirent en selle pour suivre leur chemin. Dans la dure lueur des torches, Karélian avait les traits las et tirés, et son humeur était d'une extraordinaire noirceur. Nul ne parla de faire demi-tour en direction du sud, et Paul savait que nul ne le suggérerait. À demi endormis, les soldats chargèrent les animaux de bât et montèrent en selle. Reinhard s'approcha du comte en se frottant les mains pour les réchauffer, chaque souffle transformé en volutes de brume blanchâtre.

« Tout est prêt, mon seigneur. »

Pendant un très bref instant, Paul pensa qu'il allait protester une dernière fois mais, comme s'il en avait anticipé la possibilité, Karélian fit une pause, la main sur la bride de son cheval, et regarda son vassal bien en face. Son expression était inflexible. *Pas un seul mot de plus, Reini, si tu attaches du prix à mes bonnes dispositions. Pas un seul mot de plus...*

Cela aussi, c'était Karélian : un homme dont les sourires et les paroles affables dissimulaient une détermination d'une surprenante dureté. Cadet de sept fils, né de haute noblesse et promis à un morne avenir, il avait vécu dans des camps de guerre et des fossés avant la naissance de Paul von Ardiun. Son père était Helmuth Brandeis, margrave de Dorn, une lignée connue aussi bien pour son sang impeccable que pour des loyautés impossibles à prédire. Helmuth s'était querellé avec le duc et s'était réconcilié avec lui plus de fois qu'on ne pouvait se le rappeler. Chaque querelle le laissait plus pauvre. Néanmoins, il s'était marié trois fois et avait eu de nombreux enfants. À la naissance de Karélian, six robustes aînés attendaient déjà de gober les terres du margrave, ses capitaineries et ses places fortes, et les mariages qu'il avait soigneusement arrangés avec les filles bien gardées des seigneurs voisins. Karélian allait devoir trouver sa propre voie dans le monde.

*Va-t'en donc être moine, lui avait dit son père. Il n'y a rien pour toi ici.*

*Vraiment, avait répliqué l'adolescent, qui avait environ douze ans à l'époque, dans ce cas pourquoi vous être donné la peine de m'engendrer ?* Pour cette petite insolence, il s'était fait casser trois côtes et avait acquis un goût pour le métier des armes en pays lointains.

Il avait combattu les Angevins en Italie, les Vikings en Normandie, les Capétiens dans les Flandres. Et tant d'autres ! S'il avait rassemblé tous les étendards qu'il avait suivis, avait-il déclaré un jour, ils auraient tapissé les murs de la grande salle de Stavoren.

Puis le pape Urbain avait traversé l'empire en grande pompe, appelant les soldats de la chrétienté à se rassembler pour marcher sur l'Orient, afin de reprendre la Terre sainte et d'écraser les infidèles. L'un des premiers à prendre la croix avait été Gottfried

le Doré, duc du Reinmark. Et une poignée de chevaliers du duché sans allégeance s'en étaient retournés au Reinmark pour se joindre à lui, entre autres Karélian. À trente et un ans, il était las des petites guerres absurdes que se livraient entre eux les princes européens. Il voulait mieux. Il voulait sa place au soleil, il voulait un domaine, et un futur qui serait davantage que de sanglantes errances.

Et il l'avait à présent, conquis de haute main. Il possédait une fortune et une splendide renommée. Il possédait le comté de Lys, un territoire plus vaste et plus riche que celui dont avait hérité son frère. Helmuth, la girouette de Dorn, était mort; et même si son fils aîné Ludolf était margrave de Dorn, c'était Karélian que l'on considérait désormais comme le chef, le fortuné, la gloire de la maison de Brandeis.

Il s'était rendu bien loin, mais il avait beaucoup abandonné en chemin – son innocence, l'essentiel de sa foi en Dieu et toute velléité d'obéir aux ordres d'autrui. Il prenait ses décisions avec prudence, après moult réflexions, mais une fois qu'il avait décidé, il était plus sage de ne pas se mettre en travers de son chemin.

Et, en l'occurrence, il avait fait son choix. Après avoir survécu à des périls dont les simples habitants de ces hautes terres n'avaient jamais rêvé, et s'étant habitué à évaluer le danger selon les critères du champ de bataille, il ne voyait aucune raison de ne pas prendre ce raccourci à travers la forêt de Helmardin, de ne pas rencontrer sa promesse et de ne pas se lancer dans sa nouvelle vie pleine de promesses. Paul s'inclina légèrement et l'aida à se mettre en selle, puis ils chevauchèrent en silence dans le jour qui commençait, une journée sur laquelle le soleil ne se lèverait jamais.

Midi était à peine passé lorsqu'il commença à neiger. Au début, les flocons étaient lourds et mouillés, et une paix étrange régnait sous le ciel bas. Les soldats

qui chevauchaient à l'arrière-garde n'étaient plus que des ombres vagues et silencieuses, s'effaçant et réapparaissant tels des cavaliers dans un rêve.

Mais la pente s'accroissait, des sommets pelés commencèrent à pointer ici et là à travers la forêt, et le vent devint coupant comme une lame. Ils chevauchaient maintenant en file, penchés sur leur selle, les mains et le visage engourdis par le froid. Des nuages gris et noirs filaient au-dessus de leur tête, avançant puis se dissolvant comme de rapides armées, sans cesse poussés par ceux qui se pressaient derrière eux.

Les arbres, tout dénudés fussent-ils, s'inclinaient sous la force du vent cruel, et hurlaient. Les paroles de l'aubergiste résonnaient dans la mémoire de Paul : *Il y a des hommes morts, là-bas, et des veelas...*

Il trouvait un mince réconfort dans le fait de chevaucher avec des hommes armés. Il se serait senti plus en sécurité parmi une bande de pèlerins en tunique de chanvre, la croix cousue sur le dos. Mais, à Stavoren, Karélian leur avait fait ôter toutes les marques de la grande croisade. Il portait maintenant les seules couleurs de Lys. Son bouclier et ses hauts étendards arboraient l'armoirie des Brandeis, un arbre noir sans feuilles qui se découpait sur un pâle ciel de décembre.

Paul lui-même avait peint ce bouclier. Il trouvait curieux cet emblème, cet arbre hivernal, d'une austérité plutôt lugubre pour un aussi magnifique seigneur, un homme qui s'équipait toujours comme un prince. Même maintenant, pour ce rude voyage, Karélian portait un surcot de soie dorée à broderies bleues, un manteau de velours sombre doublé et ourlé d'hermine, et les plus belles bottes possible. Et le harnachement de son cheval était entièrement de satin et d'argent.

Aussi Paul lui avait-il demandé, à Stavoren : *Qu'est-ce donc que cette armoirie, mon seigneur, et pourquoi l'avez-vous choisie ?*



C'était, avait répondu Karélian, l'arbre de Dorn en hiver. Une légende l'entourait, une très ancienne légende des temps païens. Un arbre magique avait autrefois poussé dans la vallée. Il fleurissait en hiver et portait des fruits sous la neige. Nul n'avait faim, alors ; les pluies étaient douces ; tous riaient, et leur vie était longue et heureuse.

Puis des hommes malfaisants s'en étaient venus pour essayer de s'emparer de l'arbre. Aussi l'avait-on emporté pour le cacher ; nul ne savait où. Mais un jour, disait la légende, il serait rapporté à Dorn, et Dorn redeviendrait un paradis.

Et Paul s'était satisfait de cette explication. Car assurément c'était l'histoire de l'Éden perdu à cause du péché, et de la croix qui rendait aux hommes la vie éternelle. Si cette histoire était si ancienne, et si on la trouvait parmi les païens, eh bien, cela ne faisait que prouver comment la vérité divine était omniprésente dans le monde.

Ou du moins était-ce ce qu'il avait cru à Stavoren...

Il tira brièvement sur ses rênes, remua les pieds dans ses étriers glacés et essuya son visage couvert de neige. Il faisait plein jour à présent, et les hautes terres devenaient meurtrières dans la tempête. Il avait beau se croire raisonnable et sain d'esprit, il savait que celle-ci n'était pas due au hasard. Ce n'était pas une tempête naturelle. Rien ici n'était naturel ou chrétien, ou dépourvu de danger. Même les étendards de Karélian tendus par le vent lui semblaient à présent tout autres. L'arbre d'hiver qu'il avait peint avec tant d'amour sur le bouclier de son maître n'était nullement un symbole de la croix. C'était quelque chose qui appartenait à la forêt de Helmardin.

Il aurait dû être heureux lorsqu'ils quittèrent les hautes terres pour se trouver de nouveau dans la forêt profonde, là où la route était protégée par des collines

pressées aux arbres épais. Et pourtant, de manière perverse, il se sentait encore plus épouvanté.

Dix fois il crut voir des formes qui se mouvaient dans la forêt aveuglée par la neige. Humaines ou animales, il n'en était pas certain, mais chaque fois qu'il les apercevait, elles étaient plus proches.

Ainsi allèrent-ils pendant bien des heures, et alors que la lumière du crépuscule invisible commençait à disparaître, Karélian ordonna qu'on portât des lanternes tout le long du convoi, de sorte que personne ne se perdît. Mais il n'ordonna pas de halte, et Paul en fut heureux. Il ne voulait rien d'autre à présent, ni repos ni nourriture ni abri, il désirait seulement quitter ces lieux pour n'y plus jamais revenir.

Pendant un moment, alors que la tempête semblait avoir un peu faibli, quelques-uns des hommes se mirent à chanter. C'était étrange et beau, à la fois un défi à la forêt et une offrande pour en apaiser la colère. Mais la nuit était féroce et glaciale et, de plus en plus gelé, Paul craignait qu'ils ne dussent bientôt monter un camp, car il deviendrait impossible de continuer. Les chants se turent, et la tempête se referma sur Helmardin.

Il reprit conscience avec un sursaut. Il ne s'était pas endormi, il s'était seulement perdu un moment dans ses pensées, au rythme régulier de sa monture. Il leva brusquement les yeux quand l'animal s'immobilisa. Karélian et son avant-garde étaient regroupés devant lui, bloquant la route. Au-delà, à travers les replis de la neige, s'élevait un brouillard lumineux d'une beauté paradisiaque.

*Marenfeld!* pensa-t-il, et pour un bref et merveilleux moment d'aveuglement, il y crut. Son corps y crut, inondé d'une sueur de soulagement, alors même que son esprit reculait, frappé de stupeur, en comprenant la terrible vérité : ce n'était pas, ce ne pouvait être Marenfeld. Ils n'avaient pas longé de fermes ni de champs ; ils se trouvaient encore au plus profond de la forêt. Et aucun petit village de paysans blotti

dans le paysage n'avait des lumières comme celles-ci, au fin fond de la nature la plus sauvage, ni Marenfeld ni aucun endroit où vivaient des humains...

Il s'essuya le visage du bras, força ses yeux à se concentrer de nouveau dans la neige tourbillonnante. Les lumières dessinaient le relief d'une forteresse, une petite forteresse, munie d'une seule tour, avec des fenêtres illuminées et la flamme des torches à ses portes.

Karélian semblait aussi sidéré qu'eux tous, mais il se reprit plus vite et s'adressa sombrement au sénéchal : « Que signifie ceci, Reinhard ?

— Dieu m'en soit témoin, mon seigneur, je l'ignore. Je n'ai fait que suivre la route. »

Karélian ne répliqua point. Il regarda fixement la forteresse, se retourna deux ou trois fois sur sa selle pour examiner la nuit déserte autour d'eux, comme s'il eût pu y trouver une explication. Quand la lumière d'une lanterne illumina son visage, Paul y vit des flocons collés à ses sourcils et à ses cheveux laissés à découvert par son casque.

« Connais-tu cet endroit, alors ? demanda Karélian.

— Il n'y a pas de château sur la route de Marenfeld, mon seigneur », dit le sénéchal. Il parlait d'une voix soigneusement égale, pour apaiser sa propre crainte. « Il n'y en a jamais eu, sauf ceux dont parlent les histoires. Ceux qui... ne sont pas naturels.

— Nous avons été absents pendant sept ans, remarqua Karélian.

— Oui, mon seigneur. Mais je ne crois pas que nous soyons ici devant une nouvelle forteresse. »

Le silence se referma sur eux, que seuls brisaient le vent et les mouvements las de leurs montures. Karélian examina de nouveau le château illuminé. Quelque chose l'y attirait, Paul le voyait bien, oh, pas grand-chose, peut-être seulement la curiosité, cette bonne volonté qu'il avait toujours manifestée à visiter

encore un autre royaume, à retourner encore une autre carte sur la table. *Comment avons-nous été attirés ici, et pourquoi et comment le saurais-je jamais si je n'y entre point ?*

Reinhard le voyait aussi, et il se pencha vivement pour saisir la bride du cheval de Karélian.

« Mon seigneur, je vous en supplie, faisons demi-tour ! Quel que soit cet endroit, c'est un lieu diabolique ! Ce ne peut être rien d'autre ! Retournons sur nos pas !

— Tu ne peux même pas me dire où nous nous trouvons, répliqua sombrement Karélian. Vers quoi retournerons-nous ? Ce n'est guère une nuit où errer comme des enfants perdus dans les bois.

— Mon seigneur, je vous en prie...

— Assez ! Allons, sénéchal, avant d'être tous gelés sur nos selles.

— Comme il vous plaira, mon seigneur », dit Reinhard, et il passa le premier.

Le château semblait avoir été édifié dans la base d'une colline, comme si les bâtisseurs avaient plutôt désiré un abri contre le vent que contre leurs ennemis. Les portes étaient ouvertes, mais un petit groupe d'hommes en armes se tenaient devant elles. L'un d'eux s'avança tandis que le convoi approchait, et il s'inclina profondément.

« Bienvenue, mes seigneurs ! » dit-il. Il fit un grand geste vers la cour qui s'ouvrait derrière lui. « Ma maîtresse prendra plaisir à vous offrir un abri en cette nuit glaciale.

— Quel est cet endroit ? demanda Karélian.

— C'est le castel de Car-Iduna, mon seigneur. Une petite forteresse, comme vous pouvez en juger, mais bien approvisionnée. Nous ne manquons pas de grand-chose.

— Je n'ai jamais entendu ce nom, je regrette, dit Karélian.

— Peu importe. Vous êtes tout de même le bienvenu.

— Je vous remercie de votre offre, dit le comte, mais nous nous rendons à Marenfeld et nous devrions continuer notre chemin. Où est la route qui y conduit à partir d'ici ?

— Vous y êtes passé, mon seigneur. »

Pendant un moment, Karélian lui-même ne put trouver de réplique appropriée. Il s'essuya le visage du bras, un bref geste de frustration.

« Nous avons pris la route de la forêt à partir du sud, dit-il, et nous ne l'avons pas quittée. Et depuis la dernière centaine d'années ou presque, cette route traverse Helmardin de part en part. Pour aller à Marenfeld.

— Il en est bien ainsi, mon seigneur. Mais vous ne vous trouvez plus sur cette route.

— Eh bien, dit Karélian avec lassitude, nous direz-vous comment y retourner ?

— Personne ne traversera Helmardin cette nuit, mon seigneur. » L'homme désigna de nouveau la cour. « Entrez donc, venez vous abriter. Quand la tempête se calmera, nous vous guiderons là où vous désirez aller, où que ce soit.

— Comme vous m'avez guidé jusqu'ici ? » dit Karélian d'un ton sombre.

L'homme ne répondit pas, se contentant d'attendre, avec une attitude aussi inébranlable que polie.

Le comte de Lys hésita encore un instant en jetant un regard par-dessus son épaule au groupe de ses hommes nerveux. Il était épuisé, il avait faim ; eux aussi, tous. Et le froid devenait de plus en plus intolérable. Il sembla presque hausser les épaules, comme s'il s'était dit : *eh bien, pourquoi pas ? Cette nuit, même l'enfer pourrait être un endroit plus agréable que cette route déserte...*

Il hocha la tête et poussa son cheval entre les portes ouvertes. Paul le suivit, engourdi, glacé d'appréhension, incapable de trouver des mots pour protester ou assez de force pour prier. Dans la cour, les serviteurs se pressèrent autour d'eux pour s'occuper de

leurs chevaux. L'un d'eux ouvrit les portes du château, en s'écartant pour les laisser passer.

Il y avait là un escalier qui s'incurvait gracieusement vers les hauteurs. Depuis les salles qui se trouvaient à l'étage, Paul pouvait entendre résonner de la musique. Il sentit un courant d'air tiède coller contre son corps ses vêtements glacés. Il entendit des pas et resta immobile, comme enraciné dans la pierre.

Une femme s'approchait d'eux, à la beauté la plus exquise qu'il eût jamais vue. De haute taille, la chevelure noire, elle portait une robe qui semblait changer de teintes à chacun de ses mouvements, un scintillement bleu, vert et ambre dans la lueur des torches. Plus tard, tandis que la nuit s'écoulait, il remarquerait une myriade de petits détails, la longueur de ses ongles, l'éclat sombre de son regard. Sa ceinture d'or était incrustée de petites pierres noires – qui n'étaient pas même jolies, et devaient donc être magiques. Elle portait un bracelet gravé de runes et sept bagues, chacune ornée d'une pierre différente. Tout cela, et bien davantage, il le remarqua plus tard. Pour l'instant, il n'avait conscience que de cette femme, cette femelle, qui descendait les marches obscures d'un souple pas de panthère, la fluidité de sa robe contre son corps, ses seins juste assez découverts pour couper le souffle à un saint même – toute cette beauté offerte comme un présent, exigeant en même temps l'adoration, tout comme le sourire éclatant qu'elle adressa à Karélian, comme la main pâle ornée d'anneaux qu'elle lui tendit à baiser.

« Mon seigneur de Lys, vous êtes le bienvenu ici, en vérité. »

Paul la contemplait comme un enfant stupide, mais personne ne lui prêtait attention et Karélian moins que les autres. Il s'inclina profondément sur cette main étincelante, se gorgeant de cette image devant lui comme s'il se fût agi de vin.

« Vous avez l'avantage, Dame.

— Je l'ai toujours, si je le puis, dit-elle avec amusement.

— Qu'il en soit ainsi. Mais me direz-vous, peut-être, pourquoi vous nous avez détournés de notre chemin, moi et ma compagnie ?

— C'est une nuit cruelle, comme vous l'avez vu. Même les braves créatures sylvestres se blottissent dans leurs terriers, et certaines d'entre elles mourront. Vous ai-je détourné de votre chemin, mon seigneur, ou vous ai-je conduit à un refuge ?

— Les deux, je le soupçonne », dit Karélian. Il s'inclina de nouveau avec un léger sourire. « Et dans ce dernier cas, au moins, je vous en sais gré. »

Elle rit tout bas, en le regardant bien en face. Paul n'était pas au fait des manières entre les hommes et les femmes qui avaient l'habitude du monde, mais même lui, il était capable de déchiffrer la franche spéculation érotique de cet échange de regards, la possibilité tranquillement évoquée. *Je crois que je vais vous apprécier, et si c'est le cas...*

Puis la femme se tourna vers Paul et le salua par son nom, tout comme Reinhard, en leur offrant à tous la bienvenue. Une espèce de nain aux yeux noirs avait descendu les marches à sa suite en silence, sans être remarqué de quiconque, jusqu'à ce qu'elle lui confiât ses invités.

Son nom était Marius. C'était le seul nom que Paul apprendrait à Car-Iduna, et il ne l'oublierait jamais.







## **MARIE JAKOBER...**

... a grandi dans un petit village très isolé du nord de l'Alberta. Loin de tout, elle a fait ses études primaire et secondaire par correspondance, ce qui ne l'a pas empêchée, dès l'âge de treize ans, d'obtenir une reconnaissance internationale avec la publication d'un poème, *The Fairy Queen*. Diplômée de l'Université Carleton à Ottawa, Marie Jakober s'est depuis intéressée à la place qu'occupent, dans notre monde moderne, l'Histoire et la Mythologie. Marie Jakober demeure actuellement à Calgary.

**LE CALICE NOIR**  
est le quatre-vingt-huitième titre publié  
par Les Éditions Alire inc.

Cette version numérique  
a été achevée en février 2010  
pour le compte des éditions





« LES ÉLÉMENTS HISTORIQUES ET MYTHIQUES FORMENT UN TOUT SANS DÉFAUT, FAISANT DU *CALICE NOIR* UNE LECTURE INDISPENSABLE POUR LES AMATEURS DE FANTASY. »

QUILL & QUIRE

## Le Calice noir

*Le vingt-quatrième jour de novembre, en l'année 1103 de Notre Seigneur, en la forêt de Helmardin, mon seigneur et maître Karélian de Lys, chevalier du Reinmark, parent et vassal de Gottfried le Doré, devint l'esclave des forces des ténèbres. Puisse Dieu avoir pitié de son âme!*

C'est ainsi que, trois décennies plus tard, du fond de sa cellule monacale, Paul von Ardiun, par ordre de ses supérieurs, entreprend l'écriture de la chronique de Karélian Brandeis. Car lui seul, en tant qu'ancien écuyer du comte de Lys, peut dire ce qu'il advint vraiment à Car-Iduna, le château de la Dame de la Montagne, que nul ne trouve sinon ceux qu'elle y accueille, et tout ce qui découla de cette visite, c'est-à-dire la trahison, la guerre et le trépas des princes...

Devenu homme de Dieu, Paul tient à ce que son récit loue en tout temps le nom du Seigneur. Mais il n'en va pas de même de sa plume, ensorcelée par la Dame de Car-Iduna, et c'est dans les tourments du doute et de la honte qu'il rédige à son corps défendant son obsédante histoire de sexe et de sorcellerie!

TEXTE INÉDIT

19,95 \$



9 782896 153985

Extrait de la publication 13,90 € TTC

